Littérature et histoire des textes.

A. G. Amatucci, *La letteratura di Roma imperiale* (Storia di Roma, t. XXV) : Istituto di Studi Romani, Bologna, Cappelli, 1947, xv & 421 pages.

Le volume précédent de cette grande Collection, dû à A. Rostagni, était consacré à la littérature républicaine et augustéenne (cf. cette *Revue*, t. XVII, 1939, p. 398) ; le présent volume poursuit l'exposé jusqu'à Grégoire le Grand ; ainsi se trouve achevée, en ce qui concerne l'histoire littéraire, la grande tâche inaugurée par l'Istituto di studi romani.

J'ai dit ailleurs (cf. cette *Revue*, t. XXIV, 1947, p. 331) l'abondance des Littératures latines publiées depuis peu en Italie ; il fallait pour en justifier une nouvelle le mérite de l'originalité.

L'originalité de M. Rostagni, c'est une intention apologétique. L'histoire de la littérature latine n'est pas celle d'une décadence, mais celle d'une transformation ; elle porte encore, à son dernier stade, tant païen que chrétien, les marques de l' « humanitas materna » et les germes de nouvelles éclosions : « Dira-t-on décadent l'état de la chrysalide, en laquelle se cache l'éclat des ailes nouvelles prêtes à éployer leur vol dans la fête de la lumière printanière? » Tel est le ton. La littérature latine n'est pas non plus, comme on l'a dit, à partir du 1er siècle après J.-C., une littérature « scolastique » ; si elle sent l'école, n'oublions pas que de cette « école » sont sortis Tacite et saint Augustin ! En réalité, la littérature impériale est « l'expression d'un effort séculaire de l'esprit humain » mis à l'épreuve par le contraste entre l'antique et le moderne, exercé dans le sens que résume l'épithète « impériale », c'est-à-dire en vue de l'universalité, vers « le splendide et décisif triomphe de l'idéal, luce di Dio » !

De cette attitude d'esprit, l'auteur tire une méthode de travail : analyser l'état d'âme païen au moment où brille le premier rayon du renouveau, pénétrer les raisons intimes du contraste plus ou moins vif qui s'ensuit, préciser les aspects les plus intéressants de ce contraste jusqu'à son apaisement, avec le regard fixé sur l'Occident sans perdre de vue l'Orient : tel est le but de cette étude. Pareil propos exclut l'idée de présenter séparément un exposé de la littérature romaine et de la littérature chrétienne (les auteurs chrétiens sont étudiés à leur place chronologique, et je ne crois pas que l'inconvénient soit notable), exclut aussi l'idée de séparer les époques et les genres. La présente Littérature se propose, une fois défini le champ où entrent en conflit les deux termes contrastants, d'en observer la synthèse harmonieuse.

Qui parcourra les 400 pages où ce plan se développe n'apercevra pas toujours la liaison entre le principe et les faits ; par bonheur, le souci

didactique et les besoins de l'exposé contraignent l'auteur à négliger pour l'ordinaire l'exégèse fondamentale ; il est bien obligé de se laisser guider par la chronologie et l'histoire, quitte à souder ses chapitres par des transitions à vrai dire plus satisfaisantes pour l'œil que pour l'esprit, quitte peut-être aussi à se payer un peu de mots quand font défaut les faits démonstratifs : « L'époque de Tibère n'a vu paraître aucun écrivain vraiment grand..., mais l'étude des œuvres mineures... est utile aussi pour compléter la vision des divers courants spirituels » (p. 27). En fait, comme toute histoire de la littérature latine, celle-ci est réduite à se présenter comme une suite de monographies isolées, vu l'immensité des lacunes et le caractère fragmentaire de notre connaissance.

Ce n'est pas dans le plan et la conception, à mon avis, que réside le mérite de cet ouvrage ; c'est dans la connaissance approfondie, réfléchie, de chaque auteur et de chaque œuvre, dans l'appréciation fine et nuancée de la pensée et du style ; c'est aussi dans les considérations qui introduisent ou qui concluent chaque chapitre ; l'auteur excelle à nous donner des écrivains et des époques une image juste et vivante.

A maints égards, on peut comparer ce manuel à ceux qui ont eu un grand succès chez nous : Lanson pour la littérature française, Croiset pour la grecque, Pichon pour la latine. C'est un ouvrage de lecture plus que de consultation. Il y aurait là un inconvénient si M. Amatucci n'y avait paré en enrichissant son ouvrage d'un Appendice de 100 pages compactes qui donne pour chaque auteur une Notice historique et bibliographique : sorte de second Manuel ajouté au premier, et dont pourront se contenter ceux qui cherchent dans une Littérature moins l'exégèse que les données.

J. Marouzeau.

Marc Rozelaar, *Lukrez : Versuch einer Deutung* : Amsterdam, H. J. Paris, 1943, xvi-267 pages.

« Suivons Nietzsche, nous dit M. Rozelaar : cherchons, en histoire littéraire, à saisir et à définir des individualités, sans croire qu'un agrégat de détails historiques et philologiques puisse tenir lieu d'une synthèse intime. » D'accord : Sainte-Beuve ne s'y était point mal appliqué, sans négliger d'ailleurs la minutie des recherches ; car on ne saurait tenter trop d'approches différentes quand on cherche à déchiffrer une personnalité un peu complexe. Qu'on l'essaie sur les grands maîtres de l'Antiquité, rien de plus désirable. Et Lucrèce, certes, s'y prête. Apparemment. En fait, son œuvre est un monument si considérable que les savants qui s'y sont attachés, C. Martha, Regenbogen, Masson... ont étudié et discuté la doctrine en même temps qu'ils étudiaient le poète.

Et M. Rozelaar lui-même ne consacre-t-il pas, de quatre chapitres (inégaux, il est vrai), le premier à une vue d'ensemble sur l'état politique et moral de Rome en cette première moitié du 1er siècle — et ce tableau est un peu sommaire et scolaire ; une grande partie du second à une analyse des procédés techniques de langue et de composition ; la moitié du quatrième à l'exposé de la philosophie épicurienne et de ses buts? — Oui : mais avec la volonté d'en venir chaque fois et toujours à l'homme, qui l'a passionné et qu'il se représente fortement avec une vibrante et douloureuse sympathie. Qu'il y ait quelque chose d'encore conventionnel et de forcé dans le procédé, on peut en convenir ; mais il faut dépasser l'écorce, aller à l'essentiel. Qui donc est Lucrèce, pour M. Rozelaar? Un Romain de Rome, hypersensible, peut-être déçu par des expériences politiques ou sociales ; porté vers la femme par son tempérament, son besoin d'extériorisation, son élan vers l'univers, mais douloureusement blessé en ses amours ; heurté par les conflits humains et cosmiques ; obsédé par l'idée de la maladie et de la mort ; angoissé et instable. De là un complexe d'infériorité (?), une affectivité maladive, l'agressivité, le pessimisme, et ce « ton mélancolique, qui fait le charme de l'œuvre », sans empêcher d'ailleurs que l'on y trouve (expliquées par la physiologie du cyclothymique) acceptation de la vie, et même joie devant elle, plus souvent une contemplation sérieuse et pleine de grandeur. Ainsi, richement doté pour la poésie et pour le malheur, Lucrèce a recouru à l'Épicurisme non par esprit de prosélytisme, mais pour son propre salut : cela seul expliquerait, selon M. Rozelaar, l'effort gigantesque et soutenu de ce poème de plus de 7,000 vers, lutte « pour soi » et lutte contre la poésie aussi (p. 151 et suiv.), à laquelle Lucrèce ne saurait renoncer, malgré les condamnations du maître. Et rien, en ces conditions, n'autorise à infirmer la substance de la notice de saint Jérôme ni à nier le suicide final.

Il y a quelque chose de persuasif et de troublant dans cette étude, qui, sortie, semble-t-il, d'une illumination d'étudiant fervent, mais mûrie pendant des années, a paru comme thèse en 1941 et s'est réimprimée (succès mérité) deux ans plus tard, accrue d'un chapitre. Est-ce un indice de vérité, ou un signe des temps, qu'en décembre 1946 ait apparu en France le livre du Dr Logre sur l'*Anxiété de Lucrèce*? Le poète pris comme « cas clinique » par un éminent psychiâtre — excellent latiniste au surplus — et ses « alternances » de dépression et de suractivité définies presque comme nous les représente M. Rozelaar, mais avec toute l'armature de la science la plus spéciale et l' « appui » d'observations médicales contemporaines...

J'aurais ceci à dire : c'est ce que ces deux critiques, auxquels de toute façon la connaissance de Lucrèce devra beaucoup, n'ont pris qu'une

vue partielle et systématique du *De natura rerum*. Le Dr Logre de façon éclatante, puisqu'il s'est limité à l'étude de quelques passages particulièrement brillants, donc littéraires, et qui par là auraient dû lui être suspects. Mais M. Rozelaar aussi, qui ne veut voir dans l'archaïsme de la langue qu'une tension affective, dans les reprises démonstratives si bien étudiées par K. Büchner que la rançon d'impatiences maladives, dans la surabondance des exemples concrets que la révélation d'un tempérament moins scientifique que poétique, dans cet immense effort de raison et d'agencement que l'obstination d'un désespéré à se vouloir guérir, seul, et d'ailleurs vainement. J'ai relu le poème ; j'ai senti avec force les aspects psychologiques sur lesquels insistent MM. Rozelaar et Logre ; j'admets le rapprochement de Lucrèce et de Pascal. Mais que fait-on de l'ardeur didactique, de la science de la composition, d'un sens scientifique supérieur sans doute à celui d'Épicure, de la lucidité des procédés expérimentaux, de la puissance rationnelle, et surtout de la valeur et de la place *relatives* des pages célèbres où s'exhalent, semble-t-il (et il y aurait beaucoup à dire sur leur interprétation), les sentiments de dégoût ou de lassitude du poète? Et je crois aussi que la poésie de Lucrèce est bien plus grande et bien plus diverse qu'il ne nous est suggéré, mais aussi qu'elle est intimement fonction de la conception même de l'œuvre, en son total ensemble et en son équilibre varié. Mais qui ne voit alors qu'une œuvre d'art aussi complexe ne peut être étudiée d'un point de vue seulement romantique, ou affectif? — Cela dit, il faut ajouter un grand « merci » à M. Rozelaar : c'est un charme de le lire ; et son ouvrage s'ajoute dignement à ceux qui nous aident à comprendre et à aimer un des plus vrais et des plus grandioses poètes qui aient jamais existé.

Jean Bayet.

Esther Bréguet, *Le roman de Sulpicia. Élégies IV, 2-12 du « Corpus Tibullianum »* : Thèse de Genève, Georg, 1946, 352 pages.

Il paraissait difficile, dans le domaine qu'aborde Mlle Bréguet, de pousser l'acribie et la minutie plus avant que n'a fait A. Cartault, d'érudite mémoire : Mlle Bréguet a tenu cette gageure. Ce n'est pas qu'elle adopte, sans plus, sa méthode ; elle la critique au contraire très justement, en lui reprochant, d'une part, de se contenter d'une comparaison entre le texte à authentifier et le texte de l'auteur supposé, en négligeant toutes autres comparaisons ; d'autre part de fonder ses conclusions sur l'étude de la seule versification.

L'étude de Mlle Bréguet a pour objet le groupe d'élégies qui sont incluses dans le « Corpus Tibullianum » sous les nos 2 à 12 du livre IV (III, 8-18, suivant une autre numérotation) ; les pièces IV, 7-12, sont

attribuées d'ordinaire sans discussion à Sulpicia : qu'en est-il pour IV, 2-6? Après Cartault, Radford, Zimmermann, Bürger, pour ne citer que les principaux champions de ce « certamen », Mlle Bréguet reprend le problème à frais nouveaux, d'une part en refaisant l'étude de la versification, que Cartault avait limitée à Tibulle, pour l'étendre à Properce et Ovide, d'autre part en joignant à l'enquête métrique une étude du vocabulaire, du style, des thèmes et des imitations.

La première partie de l'étude a pour objet les pièces attribuées quasi sans conteste à Sulpicia ; la conclusion en est que ces pièces doivent avoir été écrites entre les années 19 et 16 ou 15 av. J.-C., donc que les pièces IV, 2-6, inspirées par les billets de Sulpicia, ne peuvent être de Tibulle. Point de départ pour l'attribution qui en sera faite ultérieurement. Mais sur quoi se fonde cette datation précise? Essentiellement sur le fait que Sulpicia, qui emploie les trois termes *Camena* (au sens de « poème »), *Cytherea* et *iuuenta*, ne peut les avoir connus que par Virgile et Horace (p. 47), et que les deux derniers en particulier « ne peuvent avoir enrichi le vocabulaire poétique avant la publication de l'*Énéide* » (p. 48). On avouera que la conclusion est hors de proportion avec les prémisses : peut-on tirer un tel parti de rapprochements aussi précaires, et qui font abstraction des textes que le hasard de la tradition ne nous a pas conservés?

Dans une seconde partie, qui contient l'essentiel de la démonstration, Mlle Bréguet confronte le poète inconnu avec les trois « possibles » : Tibulle (qui pourtant a déjà été éliminé pour une raison de date), Properce et Ovide. L'étude de la métrique, extraordinairement minutieuse, occupe non moins de soixante-dix pages, dont je ne saurais passer en revue les tableaux, schémas, statistiques et pourcentages ; qu'il me suffise d'en indiquer la conclusion, dont le scepticisme est pour le moins inattendu : « Rien ne caractérise Ovide d'une manière qui soit décisive dans la métrique de IV, 2-6 » (p. 132).

L'étude du vocabulaire nous apprend-elle davantage? Les termes qui appartiennent à la langue érotique « se retrouvent dans toutes les œuvres ayant l'amour pour thème ; ... ils ne nous permettent pas de conclusions décisives » (p. 134) ; de tels autres mots, en particulier de trois que Mlle Bréguet retient comme devant être probants (*subsequi*, *perlucidus*, *exurere*), « nous ne pouvons rien conclure quant à l'attribution des élégies IV, 2-6 » (p. 151). L'attribution à Ovide commence à être envisagée p. 161, du fait qu' « Ovide possède tous les termes que nous avons relevés chez le poète inconnu » ; puis, p. 192 : « Le poète est avec Ovide... en relations si étonnamment étroites qu'il paraît difficile de les imaginer distincts l'un de l'autre » ; p. 209 : « Les rencontres avec Ovide semblent provoquées par de mêmes usages, de mêmes habitudes, de

mêmes idées favorites, un même tour d'esprit ; ... nous sommes bien près de dire qu'Ovide est l'auteur des élégies sulpiciennes. » Ce n'est pas que n'interviennent encore des éléments de doute ; par exemple, « les faits grammaticaux et les expressions ou tours syntaxiques... ne donnent aucun résultat positif » (p. 252) ; l'étude du style, en dépit de rencontres avec Ovide, n'engage pas à le désigner « nécessairement et indubitablement comme auteur » (p. 265).

Ces conclusions partielles, qui font suite à des démonstrations dont je ne reprendrai pas le détail, autorisent-elles, en se totalisant, la conclusion finale, présentée du reste sous forme d'interrogation quasi angoissée, de la p. 328 : « Ce poète, qui oublie si souvent de suivre Tibulle pour répéter Ovide, n'a-t-il pas tous les caractères de l'Ovide des *Héroïdes*, de l'*Ars*, des *Fastes* et des *Métamorphoses*?... Il est juste d'ajouter ce petit recueil aux vers qui firent sa gloire. » J'aimerais mieux, en ce qui me concerne, m'en tenir à la conclusion, plus générale, de la p. 329 : « L'étude comparée des poètes élégiaques de l'âge d'Auguste, au triple point de vue de la versification, du langage et des thèmes, révèle deux courants très nets dans ce genre poétique : l'un, qui va de Tibulle à Ovide et auquel se rattachent Sulpicia et le poète des élégies sulpiciennes, l'autre qui porte Properce. » Cette formule représente à mon avis l'acquis réel que nous devons au travail de Mlle Bréguet. Peu nous importe, au fond, une attribution qu'aucune donnée positive ne vient confirmer ; ce n'est là qu'une question de personne. Au contraire, il est de grande conséquence de posséder une analyse minutieuse, scrupuleuse, des données fournies par les textes, et c'est cette analyse dont nous sommes redevables à Mlle Bréguet.

En la louant de sa finesse, de sa curiosité insatiable, de la rigueur et de la minutie de ses investigations, pourquoi ne la louerais-je pas aussi, quelque paradoxal que cela puisse paraître, de ses doutes et de ses hésitations, qui, d'une part, attestent une conscience de vrai savant et, d'autre part, nous valent d'être mis en présence des contre-indications aussi bien que des arguments favorables, c'est-à-dire d'avoir finalement à notre disposition un dossier complet du débat, ce qui est bien le but de toute enquête vraiment scientifique?

J. Marouzeau.

F. Munari, *Studi sulla « Ciris »* : Firenze, Accademia d'Italia, 1944 (Atti della Ac. d'Italia, Memorie, classe di sc. morali e storiche, série VII, vol. IV, fasc. 9).

Nous n'en avons pas fini de si tôt avec l'*Appendix Vergiliana* et toute cette flore parasite qui s'est épanouie autour du nom et de l'œuvre du

grand poète n'est pas près de lasser la curiosité et les recherches des érudits sollicités par le mystère même. Leur pensée est d'ailleurs oscillante et va tour à tour du scepticisme à la crédulité. Un nouvel exemple de ces alternatives nous est fourni par la présente étude consacrée à l'attachant poème de la *Ciris*. Il y a un demi-siècle, Skutsch avait fait quelque bruit autour de lui en l'attribuant à Gallus, après un lointain humaniste, et en ramenant ainsi au jour une partie de l'œuvre du poète si totalement anéantie. Et puis Vollmer, proclamant qu'il n'était point de salut hors de la stricte croyance à la tradition manuscrite, avait fait rentrer le poème dans tout cet ensemble prétendu virgilien, et c'est cette thèse de l'authenticité que soutenaient récemment encore Oltramare et Rostagni. Voici qu'à nouveau souffle un vent de scepticisme et qu'une fois encore on veut dépouiller Virgile d'une œuvre qui, selon les uns, appartint à sa jeunesse, selon les autres à sa maturité : tel est le sens du mémoire de M. Munari, qui fut présenté comme thèse en 1939 à l'Université de Pise.

Bien informé des travaux multiples de ses prédécesseurs, qu'il a très largement mis à profit, l'auteur entend nous démontrer d'abord que, si l'on ne peut, comme le voulait Vollmer, fonder l'authenticité de ces œuvres sur la tradition manuscrite, il n'y a pas beaucoup plus à se fier aux affirmations des biographes. C'est sur ce point qu'il s'en prend surtout à Rostagni, qui donnait une importance capitale à la biographie de Virgile rédigée par Suétone-Donat. A cet effet, il revient au texte de Donat relatif aux derniers moments de Virgile et aux interdictions exprimées par lui touchant son *Énéide*. Pour désigner ce poème, le biographe emploie d'abord le titre exact, *Aeneis*, et par la suite le terme plus large de *scripta*. Selon M. Munari, il ne s'agit dans le second cas de rien de plus que dans le premier et le manuscrit que Virgile voulait voir détruire ou laisser inédit était celui de l'*Énéide* seule. Rostagni avait cru pouvoir comprendre parmi ces *scripta* les petites pièces couramment appelées *Catalepton* et avait admis qu'elles avaient été, au même titre que l'*Énéide* et sur l'ordre d'Auguste, publiées par Varius. C'étaient en vérité les poèmes les moins faits pour servir la réputation virgilienne, les derniers à faire paraître avec l'estampille impériale ! Invraisemblance et faute de goût que relève avec raison M. Munari, mais lui-même, pour les besoins de sa cause, va trop loin quand il affirme que Virgile ne laissait aucun inédit en dehors de l'*Énéide* : un poète a toujours dans ses papiers des projets, des brouillons, des essais qui n'ont pas vu le jour. Qui nous fera croire que Virgile n'a rien écrit en dehors des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*? N'a-t-il pas lui-même donné place dans l'églogue IX à des fragments d'églogues antérieures? Que Varius ait publié seulement l'*Énéide*, j'en demeure d'accord, mais, parmi les *scripta*

dont parle Donat, il a bien pu y avoir quelques pièces inédites qui enrichirent quelque jour la biographie que Varius consacra à son ami. Seulement, parmi ces *scripta*, je suis convaincu — et que cela soit un apaisement pour M. Munari — que ne figurait pas la *Ciris*.

Si, comme l'estime l'auteur de ce travail, il n'y a pas de solution d'ensemble pour l'*Appendix Vergiliana*, si chaque œuvre pose un problème différent, il faut considérer l'œuvre en elle-même et voir les attaches qui l'unissent aux œuvres précédentes ou contemporaines. C'est ce que fait M. Munari aux chapitres II et III. La *Ciris* offre ce caractère très particulier de présenter des ressemblances indéniables avec les œuvres de Virgile, et la seule question qui se pose est celle de la priorité, question capitale et difficile à résoudre. Ces passages parallèles ont été déjà très utilisés et ployés en des sens divers. Il est impossible de les citer ici : on en trouvera au chapitre II des listes importantes très judicieusement commentées, qu'il s'agisse de vers isolés, de groupes de vers, de passages entiers qui font figure de mosaïque. Avec beaucoup d'habileté, l'auteur nous démontre que ces vers litigieux sont des imitations de Virgile et non point des trouvailles virgiliennes réemployées par le grand poète dans ses œuvres ultérieures. Au chapitre III, M. Munari va plus loin encore et, reprenant à son compte une thèse qui fut celle des critiques américains Radford et Thomason, il conclut que la *Ciris* est même postérieure à la mort d'Ovide, qu'il y a des analogies verbales certaines entre elle et la fable de Scylla au treizième livre des *Métamorphoses*, que d'une façon générale la forme, le ton de la pièce se ressentent de l'influence ovidienne.

Dans une quatrième et dernière partie, il est traité de la technique des imitations, mais une partie seule de ces pages correspond au titre qui leur est donné. Si, en effet, on commence par nous démonter le mécanisme de l'imitation, si nous constatons que dans certains cas le vers emprunté est à peine modifié, dans certains autres qu'il y a contamination entre deux passages d'un même auteur ou d'auteurs différents, on nous y signale, d'autre part, les emprunts faits à Lucrèce, à Catulle, en particulier dans le poème 64, et surtout on nous offre la longue liste des imitations virgiliennes réparties selon les grandes œuvres du poète. Ces dernières considérations nous laissent une impression de déjà vu et ne sont pas à leur place ici : elles devaient figurer au chapitre II et clore tout naturellement par leur statistique les indications qui y sont données sur les emprunts faits aux *Bucoliques*, aux *Géorgiques* ou à l'*Énéide*.

On aimerait aussi trouver à cette étude nécessairement fragmentaire une conclusion où l'auteur rassemblerait quelques-unes des idées semées çà et là, au cours de ces pages, touchant la date de l'œuvre, la personne de ce poète singulier, imitateur attardé de l'epyllion catullien. Il fau-

drait aussi un jugement plus nuancé sur la valeur de cette pièce que M. Munari condamne sans appel en la traitant de centon. Est-ce bien le terme qui la définit complètement?

M. Munari a raison de conclure à l'inauthenticité de la *Ciris*, mais il me paraît avoir été un peu la victime des études micrographiques auxquelles il s'est livré sur chacun de ses vers, et je crains qu'il n'ait pas su se laisser prendre au charme certain qu'ils ont parfois, et qu'il n'ait méconnu le talent de ce poète anonyme.

E. Galletier.

F. Cupaiuolo, *Considerazioni e divagazioni sul « Catalepton I »* : Naples, Rondinella, 1943, 28 pages.

Il y a beaucoup de choses à retenir de cette plaquette consacrée aux trois distiques qui forment la pièce initiale du recueil dit *Catalepton*.

Cette épigramme, où une correction injustifiée de Scaliger, *Delia*, égara trop longtemps la critique, jusqu'au jour où Birt revint au véritable texte *de qua*, a été cent fois déjà tournée et retournée par les éditeurs et les exégètes, mais M. Cupaiuolo lui a consacré un nouvel et profitable examen qui témoigne d'une large information et de goût. Il voit en cette pièce une improvisation, un badinage assez prosaïque, sans grande couleur et sans beaucoup d'esprit ; il est assez prudent pour résister au plaisir d'ajouter au sel du dernier vers et pour rejeter l'interprétation nouvelle qu'il suggère (p. 6, n. 10) d'un troisième larron intéressé au retour de la jeune femme. En somme, nous avons là un jeu d'esprit assez semblable à ceux que l'on échangeait dans l'entourage de Catulle ou de Calvus. Mais ce n'est pas tant à eux que pense l'auteur qu'au cénacle de jeunes poètes groupés à Naples autour de l'épicurien Philodème.

Il est impossible, en effet, de toucher à une pièce quelconque de l'*Appendix Vergiliana* ou même du *Catalepton* sans voir se dresser la redoutable question de l'authenticité : avant de conclure sur la pièce I, il faut donc aborder cet épineux problème. En ce qui concerne la majeure partie de l'*Appendix*, l'auteur est de ceux qui inclinent à y voir des œuvres de la jeunesse virgilienne, mais il reconnaît qu'un certain scepticisme s'impose quand il s'agit de ce recueil appelé, à tort selon nous, *Catalepton*, dont la tradition manuscrite est très incertaine, le titre et le contenu très peu sûrs. Aussi, avec beaucoup d'autres critiques, frappe-t-il d'indignité le pitoyable éloge de Messala (n° 9) et l'épigramme 14, trop virgilienne de forme pour être de Virgile — et sur ces deux points il a sûrement raison — ainsi que la pièce 10, parodie de Catulle, pour des motifs qui m'échappent. Après quoi, revenant à la pièce 1, il observe qu'elle est

dédiée à Tucca, qu'elle vise un obscur épisode de la vie du poète alors qu'un faussaire eût choisi un événement plus marqué. Pour ces raisons, pour des analogies de ton avec de petits poèmes de Philodème, de Tullius Laurea, de Statilius Flaccus, conservés dans l'*Anthologie palatine*, l'auteur estime, avec Rostagni, que nous avons là un essai de la jeunesse de Virgile et du temps où, avec quelques autres poètes, il s'initiait à l'épicurisme dans l'entourage de Philodème (45 avant J.-C.).

Après tout, la chose est possible : on aimerait à affirmer qu'elle est certaine, mais rien n'est sûr en ce domaine. Il faut s'y contenter de la vraisemblance. Or, c'est au vraisemblable qu'aboutit la discussion si bien conduite de M. Cupaiuolo.

E. GALLETIER.

— *L'Epistola di Orazio ai Pisoni* : Napoli, Rondinella, 1941, 117 pages.

On pourra s'étonner qu'un latiniste italien ait eu l'idée de publier un nouveau travail monographique sur l'*Art poétique* d'Horace, alors que l'on possède, en italien, l'édition richement commentée d'A. Rostagni, munie d'une ample introduction qui constitue une monographie contenant les derniers résultats de la recherche. On en trouvera l'explication dans la première note de la p. 15 : le présent ouvrage, première publication de son auteur, est la « tesi di laurea » de M. Cupaiuolo.

Dès lors, on ne devra pas s'attendre à des explications nouvelles ou à des interprétations inédites. Après une note bibliographique de six pages (mais que pourrait-on ajouter aux indications critiques que Rostagni a données en appendice à son *Orazio*, Roma, Edizioni Roma, 1937?), un premier chapitre est consacré aux théories relatives à la nature et la composition de l'Épître (mais comment dire mieux ce qui a été si bien expliqué dans le travail, déjà ancien, d'Ed. Norden, *Die Composition und Literaturgattung der horazischen Epistula ad Pisones*, Hermes, 1905, p. 481-528, ou dans celui, bien plus récent, d'O. Immisch, *Horazens Epistel über die Dichtkunst*, Leipzig, Dietrich, 1932?). L'étude des rapports qui rattachent encore Horace à Néoptolème occupe les chapitres II et III (mais comment aller plus loin, dans l'état actuel de nos connaissances, que les travaux de Jensen, de Fossataro, de Rostagni?). Le chapitre suivant revient à la question du plan, tandis que le cinquième contient des observations sur le style (mais comment oublier les *Stilistische Untersuchungen* de E. Werner, Leipzig, 1933?). La place de choix faite par Horace à l'art dramatique, question dont l'explication avait déjà tenté G. Boissier (*L'A. P. d'Horace et la tragédie romaine*, Rev. de Philol., 1898, p. 1-17), forme le sujet du chapitre VI. Un autre, VII, est naturellement dédié à l'influence de la Poétique d'Aristote, pour

réserver le neuvième à la question de la date (là encore, comment trouver de nouveaux indices, après les articles de G. Friederich, Mommsen, Lejay?).

Ce qui dispose favorablement dans l'opuscule de M. Cupaiuolo, c'est l'exactitude de l'information, la prudence des affirmations avancées, la sobriété notable de la rédaction, qualités qui sont tout à l'honneur de l'école de M. F. Arnaldi, dont l'auteur est l'un des disciples, et qui nous permettent d'espérer que ce dernier apportera un jour une contribution importante à l'intelligence de la poétique latine.

N. I. Herescu.

— *A proposito della « callida iunctura » oraziana* : Napoli, Torella, 1942, 26 pages.

Ce n'est pas non plus une solution nouvelle que nous apporte l'auteur au problème posé par les vers 46-48 de l'épître aux Pisons. Il n'y a en mon propos aucune ombre de critique. Sur les grands classiques tout a été dit, ou presque, avec plus ou moins de certitude ou de vraisemblance. Il est tout à fait naturel qu'on apporte aujourd'hui, comme on le fera demain, des arguments nouveaux en faveur d'une interprétation entre plusieurs autres. Dieu sait si ces quelques vers ont donné du souci aux exégètes ; ils n'ont pas même évité l'hypercritique d'un Bentley.

M. Cupaiulo expose donc les sens divers dans lesquels ce passage a été entendu, où l'on a voulu tour à tour voir préconiser les alliances de mots, les métaphores, les mots composés. Il est de ceux qui, rattachant *serendis* au verbe *serere*, entrelacer, estiment qu'il s'agit ici de l'ordre, de la distribution des mots dans le vers, et il cite un certain nombre d'exemples, pris à travers toute l'œuvre du poète, où les termes les plus communs trouvent une dignité nouvelle dans la place qui leur est assignée.

E. Galletier.

— *L'esaltazione delle virtù patrie nella storia di Livio* : Napoli, Rondinella, 1942, 17 pages.

L'auteur ne s'intéresse ici ni à la valeur de l'historien, ni à sa véracité, mais seulement à son âme, à ses intentions morales, à son dessein d'exalter les hautes vertus du passé et d'expliquer par elles la prodigieuse ascension de Rome. Il voit là, au lendemain d'Actium, le résultat de l'éducation provinciale de Tite-Live et de son accord de pensée avec Octave. L'historien lui paraît être l'héritier des poètes épiques dans sa façon de tracer une série de portraits héroïques, alors que dans ses *Origines* Caton se refusait à citer les noms des généraux victorieux. C'est

ce souffle épique qui fait l'unité de l'œuvre et qui, selon une idée intéressante de M. F. Cupaiulo, aurait fait choisir à Tite-Live la forme annalistique, alors que l'histoire avait avant lui produit des œuvres plus composées et plus organisées, avec César, Salluste ou Cornelius Nepos.

Sujet agréablement présenté, dont le ton s'explique par sa destination même : nous avons là le texte d'une conférence faite à des élèves de lycée, en qui on n'a peut-être jamais tort d'entretenir le culte de l'admiration.

E. GALLETIER.

N. MARINONE, *Elio Donato, Macrobio e Servio commentatori di Vergilio* : Vercelli, presso l'Autore, 1946, 104 pages in-4°, 550 lires.

L'Université Harvard prépare une nouvelle édition du Servius de Daniel (mise en train par Rand, elle sera continuée par ses disciples), destinée à remplacer celle de Thilo. Ce mémoire de *laurea*, dû à un élève de M. A. Rostagni, sera donc le bienvenu.

Quand on lit (p. 78) : « Donc DA = D + S ; mais puisque D = *da* + d et S = *d* + *s*, il en résulte que DA = *da* + d + d + s ; etc... », même si l'on a déniché dans diverses notes le développement de ces sigles et signes, on est un peu surpris de voir un problème d'histoire littéraire exposé aussi algébriquement.

Mais tout cela est fondé sur une étude très sérieuse, des confrontations de textes, des tableaux récapitulatifs, et conduit à un résultat solide et de conséquence : la confirmation de l'hypothèse émise par Rand dès 1916 (*Class. Quart.*, X, p. 158 et suiv.), à savoir que le Servius de Daniel sort du commentaire d'Aelius Donatus, dont s'est inspiré également Macrobe, qu'il faut placer entre Donatus et Servius.

Marcel DURRY.

Harry JANNSSEN, *Kultur und Sprache. Zur Geschichte der alten Kirche im Spiegel der Sprachentwicklung von Tertullian bis Cyprian* : Nimègue, Academisch Proefschrift, 1938, 1 vol. in-8°, XV + 265 pages.

Cette importante dissertation académique est une étude d'évolution sémantique appliquée aux œuvres de Tertullien et saint Cyprien. Le postulat qui sert de point de départ est que la communauté des chrétiens, dans le domaine latin, constituait un cercle fermé, disposant d'une langue spéciale : le latin des chrétiens, reflet de la culture chrétienne. L'évolution sémantique peut donc nous instruire sur l'évolution des institutions et de la pensée chrétiennes. La période considérée va de la fin du II^e^ à la seconde moitié du III^e^ siècle, étape décisive du développement de l'Église ; car c'est alors pour elle une nécessité vitale de se pro-

téger des contaminations de la culture profane païenne et de consolider sa propre organisation entre les ennemis intérieurs, hérétiques et schismatiques.

Tertullien est le premier témoin de la langue littéraire ; beaucoup de « christianismes » apparaissent chez lui pour la première fois. Mais on sait combien sa langue et son style sont personnels. M. Jannssen a pour but de s'attacher, non aux particularités de chaque écrivain, mais à leur lot commun. Les œuvres de Cyprien, considéré comme « représentant de la langue normale », lui permettent d'éliminer de son enquête ce qui, chez Tertullien, n'est pas fait de langue collectif.

L'étude porte sur un certain nombre de mots choisis avec soin et ordonnés systématiquement : dans la première partie, des mots relatifs à la constitution extérieure de l'Église ; dans la seconde partie, des mots qui décrivent la vie intérieure de la Grâce.

L'auteur examine donc d'abord les différents sens du mot *ecclesia*, le vocabulaire concernant le catéchuménat, la hiérarchie ecclésiastique, la distinction entre clercs et laïcs, entre orthodoxes et hérétiques. En ces temps de persécution, la vie intérieure de l'Église, conforme à ses origines, est dominée par l'activité bienfaisante ; de là, les deux notions fondamentales dont M. Jannssen est conduit à analyser le vocabulaire : martyre et charité.

Voici quelques-unes des conclusions de l'enquête : de Tertullien à Cyprien, beaucoup de mots évoluent d'un sens général vers un sens technique particulier ; le vocabulaire de la hiérarchie, notamment, se diversifie, ce qui correspond, selon toute vraisemblance, au développement des institutions (par exemple, *coepiscopus*, *pseudoepiscopus*, *compresbyter*, *presbyterium*, *hypodiaconus* n'apparaissent pas avant Cyprien). Telle expression rare devient fréquente : *ecclesia catholica* est unique chez Tertullien, mais se rencontre souvent chez Cyprien, soit au sens d'*universelle*, soit au sens d'*orthodoxe*, une fois même appliqué à la seule église de Rome. *Clerus* se généralise et supplante *ordo* ; *haeresis* prend un sens technique, tandis que *secta* est généralement entendu au sens favorable et s'applique aux tenants de la vraie foi. *Martyr* n'est pas encore un titre honorifique appliqué aux défunts, mais désigne celui qui attend la mort comme punition de sa foi ; le verbe grec correspondant n'a pas passé en latin, où l'on emploie *pati*. Le groupe *confiteri* est particulièrement riche de sens : tantôt *magnifier Dieu*, tantôt *reconnaître ses péchés*, tantôt *s'avouer chrétien ;* chez Cyprien apparaît l'opposition : *confiteri/coronari*, *confessor/martyr* ; le confesseur devient celui qui témoigne en paroles, mais non par le sang ; après l'ère des persécutions, le mot finira par devenir un simple titre honorifique, applicable à n'importe quel pieux ascète. Le groupe *labi* supplante le groupe *negare*, et

l'abondance des apostats au temps de Cyprien s'accompagne du développement de termes particuliers : à côté de *lapsi* apparaissent *sacrificati*, *turificati*, *libellatici*.

Je ne puis entrer dans le détail de l'enquête de M. Jannssen, menée avec beaucoup de soin et d'intelligence. Le peu que j'en ai dit suffit à en montrer l'importance. Mais le lecteur attentif, historien des institutions ou de la littérature chrétiennes, doit s'attendre à y trouver encore beaucoup plus. S'il est permis quelque réserve sur la méthode, on pourra regretter que l'enquête soit limitée à deux auteurs ; constamment, M. Jannssen doit résister au désir de la prolonger au delà de Cyprien. C'est peu de deux points de repère pour décrire une courbe. Aussi préfère-t-on en France, pour les études d'évolution sémantique, une investigation approfondie sur une notion unique, menée du IIe au Ve siècle, par exemple ; dès maintenant, la seconde partie de l'ouvrage de M. Jannssen serait à compléter et à contrôler à l'aide des dépouillements faits par Mlle Pétré dans sa thèse soutenue en 1943 : *Caritas, étude sur le vocabulaire latin de la charité chrétienne* (cf. le compte-rendu élogieux de M. J. Marouzeau dans cette revue, t. XXII-XXIII, 1943-1944, p. 263-266). Certaines formules de M. Jannssen paraissent également surprenantes, même si le contexte les atténue quelque peu. Comment est-il possible que le caractère rhétorique des *Traités* de Cyprien rende la langue de ces *Traités* plus individuelle et plus personnelle que celle des *Lettres* (p. 4)? N'est-il pas excessif de dire que la langue de Tertullien et de Cyprien est en gros (p. 5 *im grossen Ganzen*) la même? Était-on fondé à utiliser pour l'enquête les lettres des correspondants (non africains) de Cyprien, et les citations bibliques? A quoi reconnaître un « christianisme »? M. Jannssen nous donne comme tel : *confiteri* = *s'avouer chrétien ;* mais il omet de citer la fameuse phrase de Tacite, *Ann.*, XV, 44, 6 : *correpti qui fatebantur*, appliquée aux inculpés de l'incendie de Rome sous Néron (le sens en est : *on arrêta ceux qui s'avouaient chrétiens*, et non, comme certains l'ont prétendu : *on arrêta ceux qui s'avouaient incendiaires*). Tacite aurait-il donc parlé le latin des chrétiens? Il ne faut pas non plus exagérer la sûreté des conclusions historiques auxquelles aboutit l'enquête sémantique, tant il nous reste peu de chose de l'ancienne littérature. L'auteur lui-même le reconnaît modestement (p. 241, à propos du sens d'*ecclesia* = *bâtiment ecclésiastique*) : la langue n'est pas toujours un miroir fidèle des institutions. Il faut se garder de tirer argument des lacunes et des silences. Par exemple, l'absence d'*exorcismus* et *exorcizare* chez Cyprien ne prouve rien, puisqu'on rencontre chez lui *exorcista* ; et l'on ne peut conclure (l'auteur en convient lui-même p. 251) de l'absence d'un vocabulaire détaillé, chez Tertullien et Cy-

prien, concernant les institutions charitables, que ces institutions étaient peu développées dans l'Église ancienne.

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé.

Plaute, t. VII : *Trinummus*, *Truculentus*, *Vidularia*, *Fragmenta*, texte établi et traduit par A. ERNOUT : 1940, 200 pages doubles, 200 francs.

Les volumes de cette édition se sont succédé avec une régularité remarquable ; si celui-ci s'est fait attendre, c'est par suite de circonstances matérielles qui en ont retardé la livraison ; du fait de l'auteur, il était prêt depuis longtemps.

Voici donc achevé ce corpus plautinien qui met désormais un instrument de travail précieux à la portée de tous les latinistes. Point d'arrivée? Non pas, mais, il faut l'espérer, point de départ. Plaute offre un champ d'études illimité, et à peine défriché. En ce qui concerne le vocabulaire, la tâche est facile depuis l'achèvement du Lexique de Lodge ; mais bien des questions sont posées en ce qui regarde l'état phonétique et morphologique du texte, l'explication de la syntaxe, les particularités du style, en particulier son extrême diversité, la métrique surtout, qui n'est, depuis un demi-siècle, que le champ clos où se heurtent les hypothèses. Enfin, et surtout peut-être, il nous manque pour la plupart des pièces les commentaires les plus indispensables. Puisse cette édition, dont tous les latinistes salueront avec joie l'achèvement, fournir à ses usagers — et avant tout, s'il est permis de l'espérer, à son auteur — l'occasion des travaux qu'on attend.

J. MAROUZEAU.

— *Térence*, *Comédies*, t. II : *Heautontimoroumenos*, *Phormion*, texte établi et traduit par J. MAROUZEAU : 202 pages doubles, 225 francs.

On comprendra que je ne fasse place dans cette *Revue* qu'à une simple mention pour une édition dont je suis l'auteur. La seule observation qu'il m'appartient de présenter, c'est que l'ouvrage, retardé par les difficultés d'impression, était prêt depuis longtemps, et qu'en conséquence quelques indications bibliographiques sont incomplètes.

Et je profite de l'occasion pour signaler quelques éléments d'errata : p. 13, l. 20, supprimer la mention d'un entr'acte à v. 1002 ; — p. 35, l. 4, supprimer la mention entre parenthèses ; — l. 1 d'en bas, corriger *à Dromon* en *à part ;* — p. 64, remplacer le texte de la note 4 par : « Reconnue définitivement au cours de l'entretien qui a eu lieu chez Chré-